

## Le rendez-vous

Danièle Simpson

---

Number 88, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14684ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Simpson, D. (2001). Le rendez-vous. *Moebius*, (88), 95–106.

DANIÈLE SIMPSON

*Le rendez-vous*

Elle avançait lentement, écoutant le bruit de ses pas, l'isolant de son environnement sonore, crissement des freins de l'autobus qui venait de s'arrêter près d'elle, bribes d'une conversation emportées par le vent, miaulement d'un chat réclamant sa pitance devant la porte d'une épicerie fine, pépiements d'oiseaux têtus qui semblaient répéter sans arrêt la même admonestation, roulement sourd des voitures, coups de klaxon, plus elle concentrait son attention sur le choc de ses talons contre le trottoir, plus la rumeur à travers laquelle elle marchait devenait confuse, s'éloignait.

Sa perception d'elle-même se modifiait aussi. L'effort qu'elle faisait pour s'abstraire de l'agitation ambiante l'usait jusqu'à l'os. Elle ne voyait plus ses vêtements, ne sentait plus ses muscles, sa peau, ses cheveux, brûlait comme une sorcière sur le bûcher du refus. Elle allait droit devant, squelette anonyme, ne faisant plus partie de la vie, dure, presque libre.

La côte de la rue Laurier l'entraînait dans sa descente. Elle se rendrait jusqu'à l'avenue du Parc, tournerait le coin, et il serait là debout à attendre, sourire narquois aux lèvres, pour se donner une contenance peut-être ou se moquer de son embarras. Il avait été surpris tout de même que ce soit elle qu'on lui envoie. Il trouvait moins facile, certainement, d'accepter l'argent de quelqu'un qui portait sur lui ce regard douloureux et tendait le billet de vingt dollars sans trouver un mot à dire. D'ailleurs, elle l'avait échappé. Il lui avait glissé des doigts, tant était grande sa peur que leurs mains se frôlent, comme si quelque chose eût pu alors se transmettre, horrible, une contamination, une ressemblance, qu'elle avait fuie jusque-là mais à laquelle, au moindre contact, elle n'aurait pu échapper. Il

s'était penché rapidement, genoux fléchis, pour le récupérer. Elle avait frémi, une fraction de seconde, de dégoût. Il ressemblait à un animal rapace, indécent d'avidité. Et si pauvre, si humilié qu'elle était partie aussitôt pour ne pas avoir à supporter sa déchirante désinvolture.

Au retour, personne ne l'avait questionnée sur sa rencontre. On ne voulait pas savoir. Elle avait accepté d'y aller, alors qu'elle s'arrange. On lui laissait l'immensité du silence, elle finirait bien par y trouver un coin pour enterrer ses secrets.

Elle avait trouvé. Mais voilà qu'on lui avait téléphoné pour lui annoncer, sur le ton de la plaisanterie, qu'il l'avait enfin quittée, que la veille de son anniversaire, cadeau ultime, il était décédé, du latin *decedere*, s'en aller. Il avait été absent et maintenant il était mort. Elle ne comprenait pas la différence. Mais son sang s'était glacé.

Elle n'irait donc pas jusqu'à l'avenue du Parc. Elle s'arrêterait avant, au salon funéraire. Elle était déjà rendue, d'ailleurs, et, devant la porte vitrée, son corps avait repris tout son poids, elle sentait sous sa peau ses muscles se tendre, son cœur s'affoler. C'était entière qu'elle devait entrer, vivante, un supplice. Elle venait pour boucler une affaire, demander les prix et évaluer des produits. Non, elle ne verserait pas un sou. C'était entendu. L'État avait subvenu à ses besoins durant toutes ces années, l'État s'occuperait de l'enterrer. On l'avait raisonnée, pensez-y, même lui, un cercueil en chêne, ça l'aurait fait rigoler. Pas de sentimentalité. O.K. Mais elle allait s'asseoir, deux petites minutes. Le temps de se tarir elle-même, de mettre à sec ses émotions. Dans son regard, il fallait un vrai désert.

Elle ferme les yeux. Cherche un endroit imaginaire où abandonner son corps. Sous l'eau profonde du petit lac Nominique, noire, transparente. Pas besoin de respirer, elle rêve. Flotte en roulant sur elle-même dans une douceur exquise, du cœur et de la peau. En surface, la tiédeur dorée d'un soleil d'été. Le silence, cette fois, est complice du bonheur. Elle peut même sortir sa tête de l'eau, se laisser porter, le ciel est infiniment bleu, d'une paix éclatante, conquise. C'est elle qui a découvert seule cet endroit. Il lui appartient, ne peut s'altérer.

Quelqu'un a mis la main sur son épaule. – Vous avez besoin d'aide? Il l'a vue à travers la porte vitrée, a compris, du moins a cru comprendre. – Vous venez pour...? Elle vient pour. Et le suit.

Il l'introduit auprès d'une conseillère. Qui l'écoute. – Ah oui, un bénéficiaire de l'aide sociale. Le moins cher, sans contredit, c'est la crémation. Un cercueil en bois pressé. Pas de cérémonie, pas d'exposition... Vous pouvez assister, oui... Le revoir? Certainement. Nous ouvrirons la bière juste avant. Elle retient un rire nerveux. Pourquoi? Vous organisez un party? Non, elle n'a pas dit ça. L'a juste pensé. L'aurait-elle fait, il se serait bidonné, bien sûr. Il avait un sens de l'humour particulier. Acide.

Est-ce qu'il aurait ri de se voir, cadavre nu sur une civière à la morgue, congelé depuis dix jours, les muscles de la mâchoire contractés, bouche édentée grande ouverte, comme s'il hurlait dans la mort la colère muette qui avait brisé sa vie? Le technicien avait fait une erreur de protocole. Il avait avancé la civière devant la cloison vitrée sans couvrir le corps. Sur un signe de l'assistant du coroner, qui était debout à côté d'elle, il avait promptement fermé les rideaux. Mais elle n'avait rien vu, autre que ce visage monstrueux au teint orangé qui l'avait terrorisée, caricature grinçante digne de la palette de Bosch. Quelques secondes plus tard, le technicien avait de nouveau ouvert les rideaux. Cette fois, le mort respectait les règles de la bienséance. Le drap blanc y était. Mais la tête aussi, alors à quoi bon? – Vous le reconnaissez? Les genoux lui avaient manqué. Oh oui! elle le reconnaissait. Il avait vieilli, maigri, mais elle reconnaissait non pas tant ses traits, ils s'étaient estompés dans sa mémoire, mais la crainte qu'elle avait toujours éprouvée devant lui d'admettre qu'il faisait partie d'une réalité dont elle ne pouvait s'éveiller comme d'un cauchemar. Même mort. Même mort.

Les mots ne lui venaient pas. Elle n'avait pas envie de dire à un parfait étranger: je le reconnais. Pas envie qu'il sache qu'elle avait vécu avec lui, subi son regard, essayé par tous les moyens de lui plaire, de le transformer en être tendre, aimant. Et qu'elle n'avait jamais, jamais réussi. Pire que son indifférence, dont au fond elle n'était pas responsable, elle portait la marque de ces échecs répétés

qui l'avaient blessée à petits et à grands coups quotidiens. Chaque fois qu'elle le voyait, c'est ainsi qu'elle se voyait elle-même, torturée de cicatrices comme les grands brûlés, laide. Et si elle répondait oui à cette question de routine de l'assistant du coroner, elle était certaine qu'il discernerait aussitôt sa honte et que, pour masquer son malaise, il ne pourrait s'empêcher de détourner son regard.

Alors c'est elle qui baisse les yeux, murmure oui, hoche la tête. N'en pouvait plus de le faire attendre, c'est pire, témoigne ainsi de son humiliation, l'aggrave. S'efforce ensuite d'inspirer profondément et l'affronte. Avec ce qu'elle espère ressembler à un air de fierté. C'est lui qui dit: – Vous voulez bien me suivre? Il y a quelques formalités... Oui, oui, des formalités, une délivrance. Retrouve son calme et la sécheresse du désert. Marche derrière lui avec une raideur contrainte.

La conseillère allume une cigarette. La deuxième en vingt-cinq minutes. Et elle continue de sourire, même en inhalant la première bouffée. En fait, elle n'a pas cessé de sourire depuis le début de l'entrevue. Elle est de bonne humeur, cette femme, et travaille dans la joie. Tant mieux. Malgré sa bonhomie, toutefois, elle ouvre de grands yeux quand on lui fait des demandes inhabituelles. – Ah! ... Il avait l'air de crier et vous aimeriez que l'embaumeur lui referme la mâchoire? Oui, bien sûr... heu... je dois vous dire, par contre, que pour le prix... non, c'est ça, il ne sera pas embaumé... D'autant qu'il doit être incinéré, ce n'est pas la peine... Excusez-moi, le mot est mal choisi... Écoutez, ne vous en faites pas, nous y verrons... Vous préférez qu'il n'entre pas dans l'éternité avec cette expression-là... Je comprends...

Évidemment, c'était très drôle. Mais elle en tremblait. Comment expliquer à cette femme qu'elle voulait à tout prix un happy end, une apparence à laquelle elle pourrait enfin se fier? Mort, il était sans défense, il ne fallait pas laisser filer l'occasion de le refaire, de récrire l'histoire, du moins la fin. Elle pataugeait dans le ridicule et la conseillère faisait semblant de la trouver sensée, avec une bonté toute maternelle. Elle avait renoncé à poursuivre. S'était presque excusée, n'était pas dans son état normal. Non, bien sûr, des moments difficiles, mes sympathies.

Après être entrée dans ce salon, le pire était d'en ressortir. Personne, à l'extérieur, ne savait. Elle avait fait cette démarche dans une vie parallèle et devait maintenant retrouver la vraie, l'officielle, sans en attendre de répit.

Dehors, étonnamment, le soleil brillait. Avec insolence. Les propriétaires de l'établissement funéraire avaient eu la délicate attention de placer à l'extrémité des marches de l'entrée des géraniums rouges, sans doute pour rap-peler à leurs clients éplorés de laisser la mort derrière eux. Tout à coup, elle se sentit vivante, avec le même éclat que les fleurs prêtaient à leurs couleurs. Furieusement vivante. Elle était là et lui, il disparaîtrait bientôt de la surface de la terre sans laisser de traces. Elle allait, dorénavant, pouvoir s'enivrer de la beauté du monde sans que rien, absolument rien, ne lui fasse obstacle. Elle ne se rendait pas compte que les larmes coulaient sur ses joues tant elle était certaine qu'elle aurait dû se réjouir, ni à quel point sa solitude paraissait irrémédiable aux passants qui la croi-saient sans oser intervenir.

Heureusement, elle n'a pas très loin à marcher. Dès qu'elle referme la porte de son logement, elle a l'impression d'être sauvée. Une oasis. Sur le parquet, des jouets d'enfant. Sur les murs, un jaune ensoleillé qui lui assure de la lumière par temps gris, des gravures colorées et des reproductions d'art naïf. Elle a cherché, et déniché, cet appartement aux boiseries de chêne, aux grandes baies vitrées à l'arrière qui donnent sur de vieux érables à la frondaison magnifique et laissent entrer toute la clarté nécessaire à ses hibiscus, ses gerberas, ses crotons, ses coleus, son crossandra et sa fougère.

Sur sa table de travail, l'attend, inachevé, un texte sur les jeux de cartes anciens, qu'elle écrivait il y a deux jours, deux jours qui sont si loin, plein d'humour, rail-lant les valeurs coincées du début du siècle. Il faudra bien qu'elle s'y remette, parce que la pige est tyrannique, mais vive la tyrannie quand elle oblige à se ressaisir.

La clé tourne dans la serrure. Elle entend la voix de trompette de son fils de quatre ans, petit guerrier du plaisir, conquérant du moi-moi-moi qui la réclame déjà à travers la porte. Dès qu'il entre, suivi de la gardienne, il se campe devant elle et lui demande des comptes: – Où

t'étais? Sans attendre la réponse, il l'entraîne par la main, avec autorité. — Viens.

Son désir est irrésistible, il est si confiant qu'elle va s'amuser. Il la fait asseoir par terre devant ses bonshommes, mais lui reste debout, gardien de leur enfance à tous les deux, et quand elle entre dans le jeu, commence à imaginer une histoire, il lui ouvre tout grand son univers de rires et, comme chaque fois, la déleste magiquement de ce qui la fait vieillir.

Au volant d'une planète qui tourne à plein régime, son fils à ses côtés, elle effectue un virage sur les chapeaux de roues. La mort est à droite; pour l'éviter, elle prend à gauche. Le rugissement du petit garçon la rassure: elle est dans la bonne direction.

Mais la nuit, les enfants ne sont plus là pour renouveler la vie. Elle était pourtant allée le rejoindre pour le regarder dormir et être près de lui. Elle l'avait embrassé doucement sur la joue et il avait soupiré. Même au repos, son énergie était palpable. Ses yeux bougeaient sous ses paupières. Il suivait un rêve qu'elle lui envia. Elle caressa ses doigts entrouverts, mais sa main était molle, ne retenait plus la sienne, ne l'emmenait plus avec lui. Une distance infranchissable les séparait et plus elle en prenait conscience, plus elle s'abandonnait, s'enfonçait dans un temps intérieur qu'elle seule pouvait connaître et qui la ramenait à ses origines, là où elle ne pouvait plus lui emprunter son enfance. Le lendemain, elle allait devoir revenir sur le chemin qu'avec lui elle avait évité la veille. À droite, la mort l'attendait toujours.

Au matin, le bruit assourdissant d'une scie électrique l'avait réveillée en sursaut et elle s'était levée de mauvaise grâce, encore prisonnière d'un sommeil lourd dont elle émergeait abattue et dans un état d'irritation qui lui mettait les nerfs à vif.

Elle avait rendez-vous à dix heures, au cimetière de Longueuil, dans sa vie parallèle. Et ne voulait plus y aller. Cette mort était trop longue à conclure, l'affolait. Le revoir, dans un cercueil cette fois, rendait la fin définitive, lapalissade. Pourtant, elle n'avait jamais cru que la fin serait définitive. L'erreur lui donnait le vertige, pourquoi? Elle cherchait la réponse, serait-elle supportable? drapée

de mots, peut-être, mais il faudrait aussi la laisser rejoindre le cœur... Tout à coup, elle comprit. Si la fin était aussi redoutable, c'est qu'il n'y avait pas eu entre eux de vrai début. Elle frissonna et serra ses bras contre sa poitrine. Les fins sans commencement étant particulièrement cruelles, on pouvait aisément concevoir qu'une erreur s'y glisse et qu'elles soient si malvenues dans un raisonnement.

Il fallait donc que ce dernier adieu devienne une première rencontre. Tranchante, définitive elle aussi. Elle lui parlerait sans indulgence, sans rien changer aux paroles qui viendraient. Mort, bien sûr, il serait impassible comme un miroir, mais peu importe, ce qu'elle lui dirait, il l'emporterait avec lui et se le répéterait à l'infini. Elle rit. Elle avait demandé qu'on lui referme la mâchoire par délicatesse; maintenant, féroce, elle se réjouissait qu'il se taise et que ce soit elle qui ait le dernier mot.

Le directeur du cimetière l'accueillit à son arrivée. Avec une politesse irritante qui confinait à l'obséquiosité. Contrairement à la conseillère, il l'entretenait uniquement, sur un ton convaincu, de la qualité de ses services. Peut-être s'attendait-il à ce qu'elle lui propose d'en faire l'expérience dans les jours qui venaient? Il parlait à voix basse, se penchant légèrement dans sa direction, mais elle ne répondait pas. Il s'en étonnait discrètement, sans doute ne pouvait-il pas comprendre qu'elle s'intéresse si peu à l'efficacité du four d'incinération. Mais il s'y résigna et ils firent le reste du chemin en silence.

Elle aurait presque préféré qu'il continue de parler, tant l'étrangeté de sa situation la détachait d'elle-même. La journée était magnifique, elle se promenait dans une allée formée de petits cailloux bruns qui crissaient sous ses pieds et portait une robe noire à pois blancs qu'elle avait mise l'an dernier pour l'anniversaire d'une de ses amies. Tout aurait été absolument normal, se serait passé comme à l'accoutumée, s'il n'y avait eu ce petit détail qu'elle allait assister, dans quelques minutes, à la réduction en cendres, sans qu'il puisse protester, d'un homme dont la violence avait été le seul lien le rattachant à la vie.

Ils étaient arrivés devant le crématorium. Le directeur lui ouvrit la porte. Elle s'enfonça les ongles dans la paume

des mains et entra. Le spectacle la saisit entièrement. Elle ne put qu'en identifier les éléments, sans y réfléchir: au fond de la pièce, le four, beaucoup plus grand qu'elle ne l'avait imaginé, au centre duquel dansaient déjà de puissantes flammes; en face, en diagonale, un cercueil, non, une caisse recouverte d'un couvercle sur laquelle était inscrit au marqueur un numéro de quatre chiffres qui se mirent à vaciller devant ses yeux. Entre le four, le cercueil et eux, l'habituelle cloison vitrée propre à imposer une distance respectable.

Deux hommes parurent tout à coup. Le premier se plaça à gauche du directeur, après avoir fait un petit signe de tête sec à son intention. Le second s'approcha du cercueil et en souleva le couvercle. Le choc de revoir son visage réveilla la voix lointaine de sa mémoire, elle s'était promis, quoi au juste? ah oui! de lui parler durement, de... on avait bien refermé sa mâchoire, mais sans souci d'esthétique, ses lèvres tombantes formaient maintenant une moue amère, comme s'il était impossible d'effacer les traces de sa rancœur. Son corps était enveloppé dans un linceul, les vêtements, sans doute, ne faisaient pas partie du forfait. Vivant, il n'avait eu de respect ni pour lui-même ni pour quiconque, et son dénuement dans la mort lui ressemblait. De nouveau, ce n'était pas lui qui en souffrait.

Le technicien lui lança un regard interrogateur. Avait-elle terminé? Pouvait-il procéder? Elle fut prise de panique. Terminé? Elle n'avait même pas trouvé le premier mot de tout ce qu'elle aurait voulu lui dire! Bravement, elle secoua la tête. Le technicien fronça les sourcils, mais s'éloigna. Le directeur chuchota à son compagnon, qui lui répondit brièvement. Ils étaient probablement pressés de partir et elle les retardait. Elle s'efforça donc de reprendre le contrôle d'elle-même et de regarder le mort en face. Il leur restait si peu de temps... Subitement, une colère terrible explosa en elle. Non! il ne leur restait plus de temps du tout, et il ne lui en avait jamais donné quand il en disposait encore. Elle était là, elle était venue pour qu'il ne soit pas incinéré tout seul comme un chien et il ne se passait rien entre eux, pas un élan d'amour, pas de tristesse, seulement cette froideur de glace qui signifiait qu'elle était

aussi morte que lui, qu'il l'avait tuée bien avant. Elle frémit de la tête aux pieds et fit signe au technicien qu'il pouvait commencer, elle n'aurait jamais rien à lui dire, voilà le message qu'il devait emporter dans l'éternité.

L'homme fit rouler le cercueil et le plaça en face du four. Puis il ouvrit la porte et les flammes augmentèrent aussitôt de volume, éblouissantes, ondoyantes, prêtes à dévorer. Au moment où le cercueil pénétrait lentement dans le feu, le directeur se mit à expliquer à voix haute le fonctionnement du four qu'il décrivit comme un appareil à haute performance. Elle pensa s'évanouir et se précipita dehors. Étonné, le directeur la suivit, mais elle le renvoya de la main et se mit à courir dans l'allée pour regagner sa voiture. Il la laissa partir, vaguement conscient d'avoir commis un impair.

Elle fuyait. Le pied sur l'accélérateur. Tendue, faisant corps avec la puissance du moteur. Vite. Vite. S'éloigner de plus en plus de cette vie à laquelle elle n'aurait jamais dû revenir. Ne pas ralentir au feu jaune. Il était en train de disparaître. Le cercueil flambait, craquait, méconnaissable déjà. Elle avait réussi à passer, laissait les autres derrière. Le drap blanc, probablement, avait noirci tout d'un coup, puis la chair, en très peu de temps. Elle jeta un coup d'œil sur le fleuve qui longeait la route, paisible. Appel au secours. Pas de réponse. Rien n'empêcherait ce moment. Ailleurs aussi des gens mouraient. Et on les brûlait. Immense feu de camp de l'univers. D'autres pourrissaient, ou se noyaient. D'autres faisaient des courses, mangeaient. Chiaient. Et alors? Cette fois, il fallait qu'elle s'arrête au feu rouge. Peut-être que le directeur avait poursuivi ses explications. Sa mort n'était donc pas inutile, il servait enfin à quelque chose, à l'avancement de la science mortuaire. Si elle était restée plus longtemps, elle aurait su combien de minutes il fallait exactement pour réduire un être humain en tas de cendres.

Pare-chocs à pare-chocs pour accéder au pont. Insupportable. Elle tenta une manœuvre vers la droite, mais le chauffeur qu'elle essayait de doubler se montra inflexible. Dans un film à la James Bond, elle aurait pu s'échapper par hélicoptère. Voudrait tant s'envoler. Ou, à défaut, foncer dans la voiture de devant, créer un spectaculaire

carambolage sur le pont Jacques-Cartier, le plus beau du siècle. Des autos projetées comme des jouets dans le fleuve sous la force de l'impact, d'autres qui s'empilent les unes sur les autres, s'écrasent dans un fracas de fer broyé, et le chemin s'ouvrirait comme par enchantement, et elle filerait, sans encombre.

Mais le destin a la tête dure et il était dit qu'elle ne s'envolerait pas. Au contraire. Il y avait un accident à la sortie du pont. Les véhicules avançaient si lentement qu'elle aurait été plus vite à pied. Loi incontournable du temps: il s'écoule seconde après seconde mais possède un formidable pouvoir d'érosion. Elle ouvrit la radio: symphonie légère, délicatesse immatérielle des violons, la musique s'envolait pour elle et apaisait son esprit. L'assistant du coroner lui avait confirmé sobrement qu'il était mort de causes naturelles. – D'une cirrhose du foie, probablement. Vous étiez au courant de sa pathologie? – Pas seulement au courant. En plein dans sa trajectoire. Il l'avait regardée par-dessus ses lunettes, imperturbable. – Je ne vous conseille pas de lire le rapport de police. L'état des lieux était repoussant. Il y avait des coquerelles partout. Et alors? De quoi voulait-il la protéger? Du même danger, peut-être, qu'elle fuyait en ce moment précis, mais lequel? Elle en était là, après la traversée du pont. À cette question qui la troublait, mais qui avait l'avantage de la ramener à elle-même.

Elle se dirigea vers le Mont-Royal. Oui, quelque chose la menaçait, elle avait peur. Peur qu'on la voie, de l'intérieur. Qu'on devine sa vie parallèle. Elle s'était rendue à l'appartement où il logeait, sans savoir ce qu'elle cherchait. Le concierge avait tout nettoyé, s'était débarrassé de sa papperasse, comme il disait, et n'avait conservé qu'un radio-réveil qui fonctionnait mal et une télévision en noir et blanc. L'essentiel, d'après lui. Ce qu'il avait écrit pendant ses années d'errance avait été mis dans des sacs et jeté aux ordures. Restaient aussi deux livres, piqués dans une bibliothèque, aux titres effarants: *Comment réussir sa vie* et *L'art du meurtre*, avec couverture rouge sang à l'appui. Des choses qu'elle ne pourrait jamais raconter, personne ne la croirait. Les gens se méfient quand la réalité dépasse la fiction. Et ils ont bien raison.

Elle ne s'était pas méfiée. Et personne ne l'avait aidée à comprendre qu'il ne pouvait pas l'accueillir dans son monde. Qu'il n'entrait pas en contact avec les autres mais les transformait, les égarait parmi ses propres personnages qui divaguaient, dans des représentations dont il n'était plus le maître. Elle l'avait attendu, espéré, imploré sans qu'il le sache, lui renvoyant inlassablement l'image d'un être infiniment désirable, en toute innocence, sans se rendre compte qu'il n'y croyait pas mais s'en amusait. Il venait d'ailleurs, à l'improviste, s'assurer que son désespoir lui était toujours fidèle, cruel comme l'enfant qui torture une mouche, sans égard pour la douleur, passionnément curieux du pouvoir qu'il découvre. Affamée d'amour et sans protection, elle avait accepté de jouer le jeu de sa folie. Aujourd'hui seulement, elle s'effrayait: avait-elle su résister à son délire? Devant lui, mort ou vivant, elle n'en était jamais certaine. Se secoua. Non, elle n'était pas devenue folle, mais s'était sentie en danger, oui, de le devenir, surtout lorsque son amour lui manquait tellement qu'elle était presque prête à en payer le prix.

L'été dernier, un petit garçon qui nourrissait les canards au lac des Castors leur avait demandé timidement si l'un d'entre eux s'appelait Le vilain petit canard. Très sérieux, il avait attendu un moment la réponse. Le vilain petit canard ne s'était pas manifesté et l'enfant avait soupiré. Mais sa déconvenue ne lui avait pas fait perdre confiance en cette histoire qu'on lui avait racontée. Sans doute poserait-il à nouveau la question aux prochains palmipèdes qu'il croiserait, heureux d'être celui qui annoncerait au caneton que son chagrin avait un sens et une fin. Les enfants, parce qu'ils n'ont pas d'autre défense, sont prisonniers de l'espoir.

Épuisée, elle s'allonge sur le gazon et, soulagée de ne plus porter son corps, ferme les yeux. Elle avait cru, longtemps, qu'il finirait par récompenser ses efforts, qu'il se transformerait en cygne magnifique, et tous les échecs qu'elle avait subis ne l'avaient jamais fait douter de lui, mais d'elle seulement. Personne ne s'était élevé contre ce lent travail de destruction. On ne la voyait pas, elle était transparente.

Son cœur bat très fort, dans sa poitrine, dans sa gorge, elle a mal au cou, se masse doucement la tête contre le tapis d'herbe fraîche, cherche un plaisir auquel s'accrocher, l'odeur d'un pin tout proche, les souffles furtifs du vent. Une pause, enfin, dans la tristesse. Savoure. Mais l'histoire, perfide, s'entête et s'efforce à nouveau d'exercer son emprise. Elle est petite, couchée sur la poitrine d'un homme, et des bras qui l'enlacent tendrement sortent de terre. Son désir devient si fort, l'attrait est si puissant qu'elle risque de basculer là, sur le flanc de la montagne, en plein soleil, de basculer sans retour pour atteindre le rêve, ne serait-ce qu'une seule fois. Elle a si peur d'être entraînée, si peur, qu'elle crie à tue-tête, sans se préoccuper de qui peut l'entendre, crie pour que la réalité toute nue repousse la fiction, quels que soient les regards réprobateurs que lui lancent les promeneurs interdits. Puis, elle s'assoit brusquement, les yeux grands ouverts, tant pis pour ceux qui voient sa terreur, l'enseignement de la pudeur n'est qu'une forme d'abandon. Quand elle se sera calmée, elle pourra se lever et partir, mais sans fuir, sans trahir sa colère.

Quelques jours plus tard, elle est repassée rue Laurier prendre l'urne cinéraire. Puis s'est dirigée vers un petit village de la Montérégie où elle a enterré son père. Dans un cimetière suffisamment éloigné de la ville pour qu'elle ne soit pas tentée d'aller fleurir sa tombe. Sur la pierre, elle n'a fait graver que son nom, même si l'idée l'avait effleurée d'ajouter par ironie la seule phrase qu'il lui restait de lui: aimer, c'est libérer l'espoir. Plutôt, elle a déchiré le signet sur lequel il avait griffonné cette pensée sublime, se disant que décidément la littérature sous sa plume était une saloperie.

L'histoire était bel et bien finie. Elle avait été mal écrite, il fallait maintenant l'empêcher de se répéter. En écoutant d'autres voix, en accueillant d'autres regards. Pour le moment, elle n'avait confiance que dans un petit bonhomme qui lui redonnait le goût de l'enfance. Mais justement, dans cet amour des commencements, elle prenait enfin l'exacte mesure de sa fragilité.